L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 12 NOVEMBRE 1857.

Imprimé et publié par
F. WEISSE & Co.
BUREAUX PROVISOIRES:
G. F. WEISSE, 5, DUPOUR,
8, DUVERGER, 8, MARET.

Rue de Chartres No. 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
JEUDI MATIN, 12 NOVEMBRE.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Vente à l'encan de ce jour.

PAR BLACKMAN & IZACMONT—A 11 heures du matin, sur la levée, vis-à-vis de la rue Bienville—Chaudières en cuivre, fer, etc.

PAR FRANCIS FERNANDEZ—A 10 heures, en son magasin d'encan, No 128, accoupant St Louis et Chartres—Ameublement, services de table, etc.

PAR JULES SOMMYRAC, constable—A midi, au No 7, rue St Pierre, maison Pontalba—Un lot de meubles.

PAR D. E. MORGAN—A 11 heures, au No 53, rue Gravier—Agrès allemands.

PAR H. PRIVAT HYS & Co.—A 10 heures du matin, en leur magasin d'encan, No 28 rue de la Levée—Marchandises sèches.

L'Europe et la Nile-Orléans.

Nos prévisions et celles de nos confrères se sont pleinement réalisées. Les commerces de la Nouvelle-Orléans, grâce à sa prudence et à la fermeté de nos banques, a résisté à la tourmente qui, après avoir éclaté à New-York, s'est déchaînée sur toutes les autres parties de l'Union.

Nous devons notre salut à notre propre sagesse aimé qu'aux richesses naturelles que nous possédons. Le sucre et le coton ont une valeur intrinsèque que ne sauraient détruire les plus terribles crises financières. Les espèces en se retirant de notre place ont d'abord paralysé les affaires, mais le vide se comble rapidement et tous les steamers qui arrivent de New-York, de la Havane ou du Mexique nous apportent de l'or. Encore quelques semaines et l'équilibre sera complètement rétabli.

Nos institutions de crédit sont plus florissantes que jamais. La Banque des Citoyens, assaillie de toutes les côtés à la fois dans un moment d'absurde panique, a vaillamment lutté contre l'orage et s'est replacée au rang dont de pitoyables terreurs eussent pu la faire déchoir et ses administrateurs n'avaient montré autant d'habileté que de prudence.

La Nouvelle-Orléans aura désormais une haute réputation parmi les villes commerciales des Etats-Unis. Seule elle a résisté au choc qui a ruiné le crédit de toutes les grandes cités du Nord, du Sud et de l'Ouest. Ses banques incorporées n'ont pas un seul instant suspendu leurs paiemens en espèces, et celles de ses banques libres qui ont dû recourir à cet expédient se trouvaient aussi solvables après avoir fermé leurs portes qu'avant l'explosion de la crise monétaire.

Nous recueillons aujourd'hui les bénéfices de notre énergie. N'ayant pas parmi nous de papier d'épicerie, le marché s'est relevé et les acheteurs qui sont présentés, les uns avec du change les autres avec des espèces. Le numéraire nous vient de l'Ancien-Monde qui l'envoie ici pour se procurer les matières premières que ses fabriques mettent en œuvre et qui lui sont indispensables. La Californie n'est plus pour nous sur les bords du Pacifique; la fée du hasard, d'un coup de sa baguette enchantée, l'a transportée de l'autre côté de l'Atlantique. Londres, Liverpool, Manchester, Birmingham, sont de riches places dont chaque steamer nous apporte les inestimables produits.

A l'heure qu'il est la confiance est parfaitement rétablie sur notre place, malgré la gêne qui y existe encore, mais qui sans doute disparaîtra dès à la fin de l'année. Les affaires deviennent de plus en plus nombreuses et le coton assez de nouveau recherché et commande un prix qui se rapproche beaucoup de celui de Liverpool. Si ce précieux produit de notre sol a paru un instant délaissé, c'est qu'il était impossible aux acheteurs ordinaires d'offrir aux habitants aucune valeur acceptable.

Nous dépendons malheureusement de New-York, ce qui est regrettable vasselage nous exposant toujours à partager la mauvaise fortune de cette ville. La Nouvelle-Orléans doit donc souffrir d'établir des relations directes avec l'Europe; elle y avait point d'intermédiaires inutiles entre nos producteurs et l'ancien Monde, les crises monétaires du Nord ne nous affecteraient que médiocrement. Le change sur Londres s'obtiendrait facilement et au bas-ou les fabricants de Liverpool nous enverraient d'avance le numéraire destiné à leurs achats.

Nous sommes à la merci de New-York, parce que les marchandises que notre commerce importe lui arrivent par la voie de la mer impériale. Les négociants de New-York ne nous achètent au dehors, et il semble que nous ne pouvons nous passer d'eux. Bien de plus aisé cependant. Le jour où nous voudrons avoir directement affaire aux acheteurs étrangers, ceux-ci viendront à nous et la charme sera rompu.

Pourquoi le cours de New-York influerait-il par exemple, sur le change entre la Nouvelle-Orléans et Liverpool? Nous produisons le coton que l'Angleterre met en œuvre et ses producteurs et la baisse les consommateurs. La Nouvelle-Orléans n'a donc affaire qu'à Londres pour le change, et Londres qu'à la Nile-Orléans. Supprimons la fâcheuse intervention de New-York qui nous prive d'une grande partie des avantages naturels que possèdent les pays producteurs. Pour y parvenir promptement, il nous faudrait une ligne de steamers entre l'Angleterre et notre port. Le Nouvelle-Orléans par son attitude pendant la crise s'est placée à la tête des villes commerciales de l'Union; les capitalistes savent maintenant qu'ils peuvent avoir confiance en elle. Qu'ils nous aident donc à établir un service transatlantique de vapeurs à hélice. Ils feraient un bien-être placement de fonds et ne seraient pas moins exposés aux étranges vicissitudes qui trop souvent à New-York plongent dans l'indigence le millionnaire de la veille.

PENDULE ÉLECTRIQUE.

Nous avons déjà en plusieurs fois l'occasion de nous occuper des travaux d'horlogerie de M. S. FOURNIER. Dernièrement encore nous signalions une horloge d'un mécanisme excessivement ingénieux, fabriqué par cet intelligent artiste. Aujourd'hui nous devons enregistrer une invention de lui plus intéressante peut-être que celles qui l'ont précédée, en ce qu'elle touche à une phase nouvelle de son industrie: l'application de l'électricité à l'horlogerie.

Depuis longtemps, il est vrai, M. Fournier a fait fonctionner des horloges au moyen de l'électricité, notamment celle de la banque de la Louisiane, mais ces derniers travaux, entrepris dans l'enfance de l'art, frappaient plutôt l'esprit de l'amateur qu'ils ne répondaient aux besoins de l'industrie. Ce n'est pas toutefois dans la carrière nouvelle, indiquant des préoccupations sérieuses, qu'on devrait s'attendre à une solution prochaine. Déjà le problème est résolu en Europe et ici. C'est la loi immuable de ce monde: tout germe fructifie en son temps—le grain dans la terre, l'idée chez l'homme. L'idée a fructifié chez M. Fournier, et l'art lui doit aujourd'hui la plus ingénieuse application de l'électricité à l'horlogerie.

Ce juste tribut d'éloges payé à l'intelligent industriel, tâchons de faire comprendre le principe de la pendule électrique qui motive cet article et qu'on peut voir à son établissement de la rue Royale.

Sur un socle de bois noir s'élèvent perpendiculairement deux légères colonnes, ornées au sommet de deux petits génies, supportant en cariatides le cadran de la pendule. Une plaque de cuivre, que nous nommerons corniche, relie ces colonnes entre elles, en reposant sur leur fûts, et sert également à la base de base à la tige du mécanisme de la machinerie, placé derrière le cadran, et de support au balancier. Le balancier s'y trouve ainsi suspendu, par son extrémité supérieure, à un petit ressort qui permet ses oscillations, entre les deux colonnes. Compensé pour la dilatation, ce balancier qui bat la demi-seconde, est armé d'un bras horizontal terminé à chaque extrémité par un calice. Au dessus de ce calice s'étend une barrette, terminée également à chaque extrémité par un aimant superposé à chaque calice, à une demi-pouce environ. Chaque anneau supporte une boule de bois d'orme, et chaque boule est reliée par un fil de divisant dans deux électro-aimants (bien entendu isolés) placés sur la corniche.

Pour ceux qui connaissent les fonctions de l'électricité, il est évident que, mises en rapport avec une batterie électrique, les pièces que nous venons de désigner deviendront les agents de cette puissance. Ainsi les calices du balancier seront les pôles positifs; les boules, représentant les anneaux de la barrette, les pôles négatifs, et le balancier lui-même conducteur du fluide.

Cette disposition comprise le mouvement s'explique.

En effet, si d'un côté, ou de l'autre, on vient mettre en contact une des extrémités du bras de balancier (pôle positif) avec la boule qui lui est superposée (pôle négatif) le courant électrique, passant par l'électro-aimant, se formera aussitôt de ce contact des pôles et se trouvera conséquemment interrompu de l'autre côté, par l'écartement frappé des extrémités opposées, en même temps qu'il agira, au point de contact, sur l'armature de la barrette, dont les lentilles seront expliquées plus loin. Avant tout, il faut comprendre que de la rencontre de l'une des extrémités du balancier avec la boule, au moment de l'écartement de son bras, résulte la formation du courant et que l'abaissement du bras opposé en entraîne la rupture, et vice versa.

Ce principe appliqué il ne restait plus à trouver qu'une force constante qui régularisât les oscillations du balancier et forçât les pièces à se mettre alternativement en rapport entr'eux.

Ici, nous voyons apparaître l'utilité des boulets, reposant sur les anneaux de la barrette, et les fonctions de la barrette elle-même.

Nous avons cherché à faire comprendre comment le courant se forme du contact du calice du balancier avec la boule qui lui est superposée c'est-à-dire de la réunion des pôles. Or, seul entendu, on conçoit que le courant, dans son parcours, vienne aimanter l'armature de la barrette et que cette opération lui imprime un mouvement de bascule alternatif comme les oscillations du balancier: de telle sorte, que l'abaissement d'un des côtés de la barrette entraîne forcément le déplacement de son anneau; que la boule placée dessus se trouve momentanément abandonnée de son support; qu'elle tombe aussitôt dans le calice du balancier, et que ce poids dérangeur, chargeant d'un seul côté le bras du balancier, vienne interrompre son équilibre. On voit ainsi, que le balancier en s'abaissant, dépasse sa ligne perpendiculaire jusqu'à ce que, déchargé de sa boule, par la rencontre de l'anneau, il tende à reprendre son équilibre, mais que, relevé, à ce moment, en sens inverse, par le courant électrique, le bras qui était baissé remonte à son tour, et vient répéter de son côté l'opération qui a eu lieu de l'autre. Donc, des surcharges alternatives et régulières du poids des boules dans les calices, de droite et de gauche, combinées avec le relèvement du choc électrique, résulte le mouvement.

L'explication qui précède paraîtra peut-être peu lucide aux personnes qui n'auront pas sous les yeux la pendule électrique de M. Fournier, mais elle sera de quelque secours pour celles qui chercheront à se rendre compte de l'opération devant l'instrument.

Ajoutons qu'on peut voir fonctionner la pendule et la batterie au question dans la vitrine de M. Fournier, ainsi qu'une seconde pendule marchant par un simple fil conducteur et à la pièce-type.

Dépêches Télégraphiques,

TRANSMISES A L'ABEILLE.

ÉLECTIONS DE LA LOUISIANE.

BATON ROUGE, 11 novembre—Le secrétaire d'Etat a reçu de vote officiel de chaque paroisse, dans le second district congressionnel. L'honorable Miles Taylor a eu 58 voix de majorité.

CHEMIN DE FER CENTRAL DE MICHIGAN—New York, 11 novembre—Il est rapporté que Baring Bros. auraient fait au Michigan central Railroad un prêt de $1,400,000 à 70 pour cent.

PRIX DU NOUVEAUX—Louisville, 11 novembre—Une dépêche, datée d'Evansville, dit que le steamboat Northerner a coulé bas à Grand Cairo, dans la matinée de dimanche; il était son voyage en aval. Personne n'a péri.

RIVIERES—Louisville, 10 novembre—La rivière croît rapidement: il y a 8 pieds d'eau dans le canal.

VICKSBURG, 11 nov.—Sont passés, suivant le cours du fleuve: hier soir, vers 9 heures, l'Alleghany, et ce matin, à 3 heures, le T. L. McGill.

Nouvelles de l'Utah.

Destruction de wagons par les Mormons.

St-Louis, 11 novembre—Des nouvelles reçues à Laramie disent que les Mormons ont mis le feu à trois trains de 75 wagons appartenant au gouvernement général, près de la rivière Green.

ELECTIONS DANS LE WISCONSIN—Milwaukie, 10 novembre—On s'accorde à reconnaître que les démocrates ont triomphé dans leur ticket des Chambres de l'Etat: néanmoins, les républicains auront la majorité dans les deux branches de la législature.

INCENDIE—Albany, (N. Y.) 11 novembre—Le moulin à farine de Moses Eddy, à Waterford, été détruit par un incendie.

MARCHÉS—New-York, 11 novembre—Le coton et la farine sont fermes; le blé languissant, ainsi que le sucre; la graisse vaut 12 à 13 cents.

Cincinnati, 11 novembre—Farine $4 30 à $4 75; whisky 17 1/4 cts.

SINISTRES DU FLEUVE—Vicksburg, 11 novembre—Le T. C. Twitchell et le Woodruff sont passés à 4 heures, et le Bonita à 6 ce soir—tous descendant.

ARRIVAGES DE DENRÉES.

Trois bateaux à vapeur, arrivés hier, ont apporté 5592 balles de coton, 369 boucauts de sucre, 322 barils et 280 demi-barils de mélasse, 3371 barils de farine, 48 boucauts de lard, 703 barils de bœuf, 121 barils de porc, 6062 sacs d'avoine, 4561 sacs de maïs, 186 balles de foin, 756 sacs de son; en outre, une grande quantité de pommes et de pommes de terre, des fèves, beurre, graisse, fromage, amidon, cuir et des légumes. Aussi, 380 porcs et 10 mulets.

THEATRE D'ORLEANS.—Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs en leur disant que la réouverture du Théâtre d'Orléans a lieu ce soir. Ils le savent tous et s'apprêtent à assister à la première représentation de la saison. Le spectacle se compose de deux ouvrages charmants qui, malgré leur date reculée, ont conservé pour le public un attrait de la nouveauté. M. Villa, première basse d'opéra-comique, fera son début dans le *Chalet* et la *Fille du Regiment*. Mmes Colson et Latouche, ainsi que MM. Debrinay et Mathieu, feront leur rentrée.

VOTE DE NEW-YORK.—La ville de New-York a donné aux dernières élections 35,000 voix aux démocrates, 13,500 aux républicains et 8,000 aux américains ou know nothings.

MISSOURI. — La Chambre des Représentants du Missouri a voté, le 3 de ce mois, un bill qui légalise la suspension des banques de l'Etat jusqu'au 1er novembre 1858. Elles devront, à partir de cette dernière date, reprendre leurs paiemens en espèces.

Nouvelles du Mexique.

Nos hausses de journaux mexicains aimé que la lettre de notre correspondant nous sont parvenues hier. Nous avons des nouvelles de la capitale jusqu'au 5 courant.

La ville de Queretaro a été prise le 2 novembre par les troupes de la reine, conformément aux ordres de Mejia, après un engagement de sept heures. Les troupes du gouvernement se sont rendues à l'ennemi, mais tandis que l'on dressait les articles de la capitulation les prononcés firent feu et blessèrent grièvement le gouverneur Arteaga ainsi que le colonel commandant les troupes fédérales. Les rebelles ont pillé plusieurs magasins et établissemens publics, mais après la prise de Mejia est signé la capitulation la tranquillité a été rétablie dans la ville.

Les nouvelles du Sud sont presque aussi affligeantes. Le général Gonzales s'étant mis en marche, à la tête de sa brigade et de la section de Buenrostro, pour attaquer les forces prononcées à Cuernavaca, sous le commandement du colonel Alcerro, est tombé dans une embuscade et a été tué au premier feu. Ses troupes ont pris la fuite. *Le Monitor* publie les détails suivants sur cette affaire:

"On nous a assuré qu'arrivé au pied de la colline du *Pistaulin*, M. Sanchez qui, dans les troupes du gouvernement envoyées à la poursuite des factieux, commandait la cavalerie de l'avant-garde, prévint M. le général de brigade Pintarro-Gonzales, lui ont appris que les ennemis avaient dressé une embuscade, à la côte.

"Le général Gonzalez répondit à M. Sanchez: que ces bandits n'étaient bons à rien, qu'il fallait passer outre et que lui-même le sauverait.—A cet effet, le général prit une compagnie du bataillon de M. Buenrostro, une autre du bataillon Toluca, lesquelles réunies formaient un effectif de 125 hommes, et à leur tête il entreprit le passage.

"Mais à peine M. Gonzalez était il engagé dans le défilé, que des hauteurs qui se trouvent sur les deux côtés, les prononcés sortent tout à coup, et chargèrent les troupes que commandait le général.

"Celui-ci se défendit avec un courage héroïque, mais le terrain ne lui permettait pas d'utiliser les troupes déjà si faibles qu'il commandait.

"Le gros des forces du gouvernement était resté à un quart de lieue de distance.

"Le général Pintarro Gonzalez tomba avec les siens.

"Quand cette nouvelle, exagérée et trompée, parvint aux troupes du gouvernement, celles-ci commencèrent à se débander malgré les immenses efforts des officiers pour les retenir.

"Sur ces entrefaites, arriva le général Negrete avec ses troupes, assez à temps pour sauver le parc et les provisions.

"Mais comme le général Negrete ne voulait pas compromettre la situation, il battit en retraite pendant plus de 13 lieues, ralliant, le long de sa route, les fuyards avec lesquels il arriva à Cuernavaca.

"Le gouvernement suprême a fait partir immédiatement des ressources de toute nature.

"MM. Buenrostro et Veraza ont été faits prisonniers.—Le second est blessé.

"Quant à Cobos, on assure qu'il a été grièvement blessé dans l'affaire.

"De tout cela il résulte que ce revers, quelque sensible qu'il soit, par suite de la mort d'un officier aussi estimable que le général Gonzalez, ne servira pas les intérêts de la réaction.

La Trait-d'Union fait les réflexions suivantes au sujet des deux événements que nous venons de rapporter:

On commence à revenir un peu de l'alarme qu'avaient jetée dans le public les événements du Pintaulin et de la Quérétaro. Il est aujourd'hui démontré que la déroute de la brigade Gonzalez a été due, surtout, au courage trop irréfléchi de son chef, quand à la prise de Quérétaro, nous avons peine à comprendre comment cette place, depuis n'longtemps ouvertement menacée, n'avait pas été prise à l'abri d'un coup de main.

Si les forces qui sont parties hier pour Queretaro le eût avaient été expédiées il y a huit jours seulement, les prononcés ne s'en seraient pas emparés, et les habitans n'auraient pas été victimes, pour la seconde fois en quelques mois, du pillage et des exactions qui accompagnent partout le drapeaux de réaction et des *fueros*.

Il est très probable que Mejia n'attendra pas les forces du gouvernement à Querétaro; on dit qu'on a reçu déjà la nouvelle de l'évacuation de la ville. Ce que voulaient les bandits, c'était piller les magasins et les maisons particulières; là n'y ont pas manqué, ce que voulait le chef, c'était rançonner les habitans par un système de vol organisé qu'on appelle poliment emprunt forcé. Rien certainement, il ne s'en est pas fait lante. A quoi bon attendre, après nous beaux exploits, qu'on vint les battre et les chasser?

On lit dans le même journal:

Le congrès a dit de voter, hier, sur la double question de la suspension des garanties constitutionnelles et des autorisations accordées à l'exécutif; le gouvernement a maintenant entre les mains les armes qu'il a demandées pour combattre les factieux, il ne lui reste seulement, la lutte commence à conditions égales, et nous pouvons dire à peu près certains que le gain de la victoire est à l'Hospital de la Piété, mais développe, aux termes F. G. No 37, rue des Bons Enfans; en gardant pour ses récompenses Hogan et Bernard.

Correspondance Mexicaine.

Mexico, 5 novembre 1857.

Aux éditeurs de l'*Abeille*,
Messieurs,

Depuis ma dernière lettre, la situation s'est considérablement empirée. Vous verrez, dans les journaux, les détails d'une déroute subie par les troupes du gouvernement, dans le Sud, à deux lieues d'Iguala. M. Plutano Gonzalez, qui a été dans cette rencontre, avait été l'un des champions du plan d'Ayutla et avait contribué beaucoup à la chute de Santa Anna. Les 500 hommes qui disparu comme par enchantement: 300 ont été tués dit on; quelques-uns sont passés à l'ennemi et la plupart grands jours se dispersée.

A côté de ce désastre, il faut en signaler un autre, la prise de Queretaro par Mejia, bandit de la Sierra, qui vit de révolutions et qui est entré dans la place à la tête de 450 hommes. Queretaro a été saccagé par les doleuseurs de la religion, puis raqonné par le chef des factieux. Le brave général Arteaga s'est vaillamment défendu avec sa petite garnison, mais lâchement et traitreusement appelé sous prétexte de régler les conditions de la reddition de la place, ces bandits ont fait feu sur lui et l'ont dangereusement blessé. Mejia a déjà quitté la ville.

Ces graves événemens ont causé grande sensation: le congrès s'est déclaré en permanence jusqu'à ce qu'il en eût terminé sur la question des hostilités extraordinaires alors pendantes, le gouvernement a élargi quelque peu le cercle de ses demandes, les représentans se sont montrés plus généreux, et le résultat s'est produit en 48 heures, tandis qu'il aurait fallu, peut-être, 48 jours de débats et de discussion sans la pression des événemens.

Les facultés accordées constituent une sorte de moyen terme entre la dictature et la constitution; c'est trop ou trop peu. Je crains fort que le président en applique mal quelques-unes, et qu'il se voie gêné dans sa liberté d'allure par quelques autres. Il est impossible de prévoir les événemens, dans cette lutte acharnée des classes privilégiées contre l'opinion de la nation; pourquoi donc limiter les moyens d'action? Enfin, la chose est faite: nous ne pouvons tarder à connaître les effets du nouveau système; la loi qui suspend certaines garanties constitutionnelles et qui concède à l'exécutif certaines facultés déterminées sera promulguée, sans doute, aujourd'hui même, et, ce soir, nous nous coucherons, très probablement sous l'empire de la dictature bâtarde que vient d'établir le congrès.

M. Juarez pris, depuis deux jours, possession de son portefeuille, à l'intérieur, comme vous savez sans doute; c'est une garantie pour le parti libéral; mais il me semble impossible que ce ministre vive longtemps en bonne intelligence avec certains de ses collègues actuels. M. Payno, par exemple, ministre des finances, a des relations de famille et de parenté qui le lient très étroitement au clergé, et s'il d'une faire aucun acte d'agression directe contre la loi-Lerdo, il est évident qu'il s'abstiendra d'en favoriser l'application; M. Garcia Conde, ministre de la guerre, est un homme mou, indécis, médiocre et peu convenable à la situation; il faudra donc, avant peu, que M. Juarez cède laqinze à ses collègues, ou que le cabinet soit modifié dans un sens plus énergique.

M. Comonfort, malgré lui peut être, se voit, du reste, forcé d'entrer dans une politique plus franche et mieux dessinée. Les commissions du congrès, avant de lui concéder les facultés extraordinaires, lui ont posé leurs conditions; il a été pris, dit on, des engagemens positifs, et M. Juarez est là, tout prêt, dans le cabinet, pour en exiger l'accomplissement.

A la suite de ces engagemens, M. Juan José Baz, qui s'était séparé avec éclat du président et qui avait joué, dans le congrès, l'opposition jusqu'à la violence, contre l'Exécutif, s'en est rapproché ces jours derniers; une réconciliation complète a eu lieu, et très probablement l'ancien gouverneur de District reprendra ce poste avant peu.

M. Baz au gouvernement du district, M. Lerdo de Tejada ne peut tarder beaucoup de rentrer aux finances; son avènement est logique et dans la force des choses. On va mêlé-me jusqu'à dire que M. le général Traconis, en ce moment sous le coup d'une accusation criminelle assez malodrolement intentée, échangerait la sellette de l'accusé contre le fauteuil ministériel de la guerre.

S'il en était ainsi, nous aurions à la fois dans le cabinet MM. Juarez, Lerdo de Tejada et Traconis, avec M. Baz pour gouverneur de district, la réaction serait vaincue, même avant de combattre; mais si nous restons sous la garde des médiocrités poltronnes, il est à craindre que la révolution ne fasse de triomphes.

On m'annonce en ce moment que San Miguel Allende et d'autres villes assez importantes dans la même direction se sont prononcées pour seconder le mouvement de Mejia depuis son entrée à Queretaro. Je ne garantis pas la nouvelle.

* * *

CHRONIQUE LOCALE

LE GENERAL WALKER.—Le général Wm Walker a été arrêté, mardi soir, à onze heures, en vertu d'un affidavit fait devant le juge McCoboh, de la cour de district des Etats-Unis, et dans lequel MM. P. E. Walden, Henry Crouse et O. H. Polk affirment que le général Gonzales, ne servira pas les intérêts de la résection.

La Trait-d'Union fait les réflexions suivantes au sujet des deux événements que nous venons de rapporter:

On commence à revenir un peu de l'alarme qu'avaient jetée dans le public les événemens du Pintaulin et de la Quérétaro. Il est aujourd'hui démontré que la déroute de la brigade Gonzalez a été due, surtout, au courage trop irréfléchi de son chef, quand à la prise de Quérétaro, nous avons peine à comprendre comment cette place, depuis n'longtemps ouvertement menacée, n'avait pas été prise à l'abri d'un coup de main.

Si les forces qui sont parties hier pour Queretaro le eût avaient été expédiées il y a huit jours seulement, les prononcés ne s'en seraient pas emparés, et les habitans n'auraient pas été victimes, pour la seconde fois en quelques mois, du pillage et des exactions qui accompagnent partout le drapeaux de réaction et des *fueros*.

Il est très probable que Mejia n'attendra pas les forces du gouvernement à Querétaro; on dit qu'on a reçu déjà la nouvelle de l'évacuation de la ville. Ce que voulaient les bandits, c'était piller les magasins et les maisons particulières; là n'y ont pas manqué, ce que voulait le chef, c'était rançonner les habitans par un système de vol organisé qu'on appelle poliment emprunt forcé. Rien certainement, il ne s'en est pas fait lante. A quoi bon attendre, après nous beaux exploits, qu'on vint les battre et les chasser?

On lit dans le même journal:

Le congrès a dit de voter, hier, sur la double question de la suspension des garanties constitutionnelles et des autorisations accordées à l'exécutif; le gouvernement a maintenant entre les mains les armes qu'il a demandées pour combattre les factieux, il ne lui reste seulement, la lutte commence à conditions égales, et nous pouvons dire à peu près certains que le gain de la victoire est à l'Hospital de la Piété, mais développe, aux termes F. G. No 37, rue des Bons Enfans; en gardant pour ses récompenses Hogan et Bernard.

Les blessés—Nous apprenons que l'officier James Boyle, du Troisième District, est en convalescence. On se rappelle qu'il a été poignardé dernièrement en arrêtant Joachim Thomas, qui s'est suicidé après une tentative de meurtre sur la personne d'une jeune fille. Le Wm J. Logan, blessé par J. H. Wingfield, souffrait moins hier après-midi.

PREMIERE COUR—L'affaire de "l'Etat contre Justus Mothe," accusé d'avoir assassiné sa femme, en février dernier, dans la Quatrième District, a été appelée hier. M. Moise, avocat-général, et M. Foute, avocat de district, représentaient l'Etat. MM. Pilheul et Hornor étaient chargés de la défense.

Le jury s'est retiré dans la soirée et, après une heure de délibérations, est revenu en cour pour consulter le juge sur une question douteuse. Au bout de dix minutes, il a déclaré l'accusé coupable de meurtre.

QUATRIEME COUR—M. John W. Andrews continue l'élection de M. Arthur Sanchez à la place de troisième Juge de Paix de la paroisse d'Orléans. Il se base sur ce que cette élection aurait dû avoir lieu séparément; qu'un grand nombre de bulletins ont été leur n'ont pas été comptés ou ont été déposés dans une autre boîte que celle destinée à les recevoir; que la loi en vertu de laquelle l'élection a eu lieu est inconstitutionnelle.—M. W. D. Henen représente le demandeur.

COURS PAR RECORDER.—Denis Buckley a été accusé, par le recorder Fazende, devant la Première Cour de District pour avoir violemment assailli son frère, Wm Buckley.

John Gaspard a été appelé à se présenter devant le même tribunal pour répondre à l'accusation d'avoir quitté la Nouvelle-Orléans sans avoir rendu une montre à Christian Wastka.

Au surplus, nous ne pouvons nous plaindre d'avoir été battue par Bridget Gormley.

L. Johnson dit que John Swan l'a assailli, le 3 courant, de coups de chaises et de Carroll.

L'esclave Mary, accusée d'avoir volé pour trente dollars d'articles de ménage à M. Peter Galau, a été écrouée par ordre du recorder Stith. La police a trouvé les articles.

ARRESTATION.—D. B. Dubois, qui s'est enfui dernièrement de la prison de paroisse où il était pour vol dans un hôtel, a été arrêté, hier, sur le bateau de la malle partant pour la Mobile.

ACCIDENT—Le défunt coroner Mitchell a tenu hier une enquête sur le cadavre de Louis Jacomin Turragosa, âgé de 4 ans et fils de l'ingénieur de la machine à vapeur du deuxième district.—Le verdict constate que l'enfant est tombé dans le canal en jouant.

L'AMIRAL ARMERO.

On ne lira pas sans intérêt la notice suivante que publie un journal sur l'amiral Armero, le chef du futur cabinet espagnol:

"Don Francisco Armero y Penaranda est un des officiers-généraux de la marine en 1822. Il était enseigne de vaisseau lorsque éclata la guerre civile entre les partisans de la reine Isabelle et ceux de don Carlos. Lors du second siège de Bilbao par les Carlistes, il fut élevé au grade de lieutenant de vaisseau, et, lors du troisième siège de cette ville en 1836, il commandait la frégate, et dirigeait grade fut la récompense de l'habileté et de la bravoure qu'il avait déployées en remonant et en descendant la rivière de Bilbao avec son navire, sous le feu de l'ennemi, pour porter des renforts à la garnison. Le capitaine Armero fut le premier qui sauta à terre à la pointe du jour, et, dès le soir de la journée de ce nom, qui valut à Espartero, alors général en chef, l'armée de la reine, il était promu au grade de brigadier.

"Nommé successivement capitaine de vaisseau et plus tard brigadier de l'armée de terre, le brigadier Armero commanda la côte de Cantabrie et la division maritime de Catalogne.

"Il fut élevé au rang de chef d'escadre et chargé du portefeuille de la marine, il accompagna la reine, en 1840. A la suite des événements de Barcelone, qui forcèrent la reine régente à quitter l'Espagne, il se retira entièrement de la vie politique, dans une proclamation, en 1843. Il fut alors, comme ministre de la marine, dans le premier ministère présidé par le maréchal Narvaez, et occupa le même poste dans celui dont M. Isturitz eut ensuite la présidence.

"En 1848, M. Armero, alors vice-amiral, fut chargé du commandement de la station navale de l'île de Cuba. A son retour en Espagne, il fut de nouveau appelé au ministère de la marine dans le cabinet dont le ministère Murillo était le chef, et dont il se retira peu de temps avant sa dissolution. M. Armero a été élevé, en 1855, par rang d'ancienneté, à la dignité de capitaine général [amiral] de la flotte.

"L'amiral Armero n'a donc du, comme vous, son avancement qu'à des services militaires et administratifs, et il jouit pour cette raison, et à cause de la franchise et de la modération de son caractère d'une grande considération en Espagne. M. Armero est étroitement lié, par la conformité des principes et des sentiments politiques, et par une ancienne amitié personnelle, avec M. Mon, au moment ambassadeur d'Espagne à Rome, et son prédécesseur à la chef de l'appeler à Madrid pour arrêter de concert la formation du nouveau cabinet."

SINGULIERES PRESENTIMENTS—La *Register* de Newark, à l'occasion de la mort du jeune MacVay noyé dans les puits argileux d'Oliver street, raconte un fait assez singulier qui s'est passé, il y a quelques années, au même endroit.

Un manœuvre allemand travaillait dans un jardin situé près de la rue Oliver. Tout à coup il aperçut une feuille blanche croisant sur une planche de betterave. Les Allemands regardent cette rencontre comme un signe de malheur, et le superstitieux ouvrier en eut l'esprit extrêmement frappé.

En revenant à la maison, il fit part à sa femme du mauvais présage et des sinistres pressentimens qui s'y rattachaient dans son esprit. Cette dernière eut aussitôt son mari dans le petit enclos qui environnait leur demeure, et lui montra là une seconde feuille blanche de betterave qu'elle avait également trouvée dans la matinée.

Après le repas, l'ouvrier retourna à son travail. Au commencement de la soirée, quelques voisins vinrent le trouver et le remarquèrent des vêtements au bord de l'eau. N'apercevant pas de baigneur, ils supposèrent qu'un malheur était arrivé. L'eau fut dragée, et l'on en retira le corps du malheureux Allemand. On suppose qu'en se baignant, il sera tombé dans quelque trou profond, et, ne sachant pas nager, il y aura trouvé la mort.

Mais voici le fait le plus curieux de cette singulière histoire. Le malheureux noyé avait une sœur à Brooklyn. Dans l'après-midi de la fatale journée, elle fut frappée tout à coup d'un sentiment de sommeil somnambulique; elle vit son frère lutter contre l'eau qui allait l'engloutir, elle l'entendit appeler au secours. Quand elle se réveilla, elle avait la figure brûlante, et portait les signes de la plus grande fureur. Elle raconta son rêve à son mari et lui dit qu'elle était décidée à aller à Newark voir son frère malade.

Le mari tâcha de retenir sa femme, dont l'excitation lui inspirait des inquiétudes. Il lui répondit: "Ma chère, ce n'est pas un songe, et de s'alarmer sans sujet. Mais rien n'y fit. La sœur partit pour Newark, et elle apprit immédiatement au moment où le cadavre du pauvre noyé était transporté dans sa demeure. Ses pressentimens ne l'avaient pas trompée!

TERMINAISONS INDIENNES.—*Pour ou pors*, terminaison de quelques noms de villes de l'Inde, signifie *ville*. Ainsi Nagpour veut dire ville des Serpents, nom que la justifie bien le caractère cruel des cipayes qui tenaient garnison dans cette ville.

Abad et *potam* signifient également *ville*. Hyderabad veut dire ville d'Hyder et Seringapatam ville de Serrings, divinité indoue.

Allahabad est composé d'*Allah*, qui veut dire *Dieu*, et *Abad*, séjour: séjour de Dieu.

Le Punjab est le pays des cinq rivières, et le Doab celui que deux rivières enclavent.

Hindouston est formé d'*indus*, qui signifie noir, et *stan*, pays. On le fait aussi dériver de *indus*, le fleuve; mais les Anglais préferent la première étymologie, qui s'accorde avec la structure du peuple révolté. (*Morning Chronicle.*)

LE PANTALON.—On trouve, en recherchant l'origine des vêtemens qui composent la toilette moderne, que le pantalon, ce successeur immédiat de la culotte, nous vient en droite ligne de Venise.

A la fin du seizième siècle, les gens du peuple et de la classe moyenne, dans cette république, portaient des culottes à longues jambes, comme celles qu'on devait plus tard adopter sous Louis XIII. Les étrangers regardaient cette mode comme très bizarre. Quoiqu'il en soit, comme les Vénitiens étaient délégués dans la haute Italie par le sobriquet de *Pantalons*, à cause, dit-on, de saint Pantaléon, leur patron, ce nom passa à leurs culottes. Les personnages de la comédie italienne firent connaître en France le pantalon. On l'introduisit dans les costumes de fantaisie qu'on se faisait faire pour les baiels. Les grands seigneurs de la cour de Louis XIII ont dansé en pantalon. Richelieu lui-même fit un jour, comme on sait, le malheureux noyé avait une sœur à Brooklyn. Dans l'après-midi de la fatale journée, elle fut frappée tout à coup d'un sentiment de sommeil somnambulique; elle vit son frère lutter contre l'eau qui allait l'engloutir, elle l'entendit appeler au secours. Quand elle se réveilla, elle avait la figure brûlante, et portait les signes de la plus grande fureur. Elle raconta son rêve à son mari et lui dit qu'elle était décidée à aller à Newark voir son malade frère.

Le mari tâcha de retenir sa femme, dont l'excitation lui inspirait des inquiétudes. Il lui répondit: "Ma chère, ce n'est pas un songe, et de s'alarmer sans sujet. Mais rien n'y fit. La sœur partit pour Newark, et elle apprit immédiatement au moment où le cadavre du pauvre noyé était transporté dans sa demeure. Ses pressentimens ne l'avaient pas trompée!

ATTENTION.

Un mot pris d'annoncer que la vente à l'encan de cigares d'Hymen et, rue Gravier, 11, à 11 heures, par F. R. Morgan, commissaire, au magasin de M. Alex Fisher, No 12, rue Gravier.

Marchandises sèches, DE BONNEURS DES PRIX D'ÉCALE.

J. G. PEPPARD & Co.
No 14, rue Gravier, Nouvelle-Orléans.

OUVERTURE à partir de LUNDI, 9 de courant, leur

Grand stock de marchandises

à une grande réduction pour le comptant

qu'on leur AÏDÉE à ouvrir ÉGALEMENT Les marchands et TOUS les acheteurs en gros trouveront leur avantage à venir examiner ces marchandises avant de faire leurs achats ailleurs.

Bâtiste, Bâtiste étoffes pour robes,
Gants de dépouvant, Bonnetterie,
Mouchoirs, Rubans,
Mousselines blanches, Rubans,
Mousselines de laines, Bonneterie,
Chemises de nuit, Gants,
Chemises de robes, Mouchoirs de robes,
Cotonnades, Rubans,